Le récit de voyage humoristique (XVIIe -XIXe siècles)

Daniel Sangsue

Dans Revue d'histoire littéraire de la France 2001/4 (Vol. 101), pages 1139 à 1162
Éditions Presses Universitaires de France

ISSN 0035-2411
ISBN 9782130517795
DOI 10.3917/rhlf.014.1139

Article disponible en ligne à l'adresse
https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2001-4-page-1139.htm

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

LE RÉCIT DE VOYAGE HUMORISTIQUE (XVIIe-XIXe SIÈCLES)

DANIEL SANGSUE*

> Bref, il n'y a rien de tel que d'aller partout pour n'arriver à rien.
>
> *Voyage où il vous plaira*

La présente étude propose une incursion dans ce que j'appellerai le « voyage humoristique », un type de récit de voyage qui naît au XVIIe siècle avec le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont et dont je suivrai la tradition jusqu'à Rodolphe Töpffer. C'est une province de la littérature de voyage qui a été peu explorée et ceux qui s'y sont aventurés ne sont jamais allés au-delà du XVIIIe siècle, ce qui suffit déjà à justifier que je m'y hasarde à mon tour dans ce parcours rapide, destiné avant tout à attirer l'attention sur l'intérêt qu'il y aurait à revisiter cette contrée.

Il revient à Sainte-Beuve d'en avoir opéré une première reconnaissance : dans un feuilleton de 1854 consacré à une nouvelle édition des *Œuvres* de Chapelle et Bachaumont, l'auteur des *Causeries du lundi* relevait que leur *Voyage* avait été à l'origine « d'une mode et d'un genre », le voyage en vers et en prose, dans lequel il plaçait La Fontaine, Regnard, Hamilton, Lefranc de Pompignan, Desmahis, Bertin et Parny, mais il considérait le genre issu de la « boutade » de Chapelle et Bachaumont comme « artificiel et factice »[1]. En 1923, un professeur de Leipzig, Fritz Neubert, le jugeait cependant suffisamment consistant et intéressant pour lui consacrer une étude qui, bien que sommaire, dresse une carte très com-

* Université de Neuchâtel.

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Garnier, s.d., t. XI, p. 37 (9 octobre 1854). Voir p. 51 : « L'ouvrage est ou a été joli, le genre reste faux ».

RHLF, 2001, n° 4, p. 1139-1162

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

plète des lieux[2]. Recensant en effet tous les avatars, aux XVIIe et XVIIIe siècles, du récit de Chapelle et Bachaumont, Neubert montre ce que ces voyages doivent à certains textes antiques (le *Satyricon*, la Satire I, 5 où Horace raconte son voyage à Brindes avec Mécène), ainsi qu'au contexte esthétique (le rococo) et philosophique (l'épicurisme, le gassendisme…) de l'époque. Mais on peut lui reprocher, dans la deuxième partie de son étude, de ne pas s'arrêter sur le *Voyage sentimental* de Sterne — certes, ce dernier sort du cadre français, mais l'écrivain allemand Thümmel dont il analyse le *Voyage dans les provinces du midi de la France* aussi — et d'intégrer à son corpus des textes qui appartiennent plutôt aux catégories du voyage imaginaire ou du roman comique (comme *La Voiture embourbée* de Marivaux)[3], alors que les récits de la lignée issue de Chapelle et Bachaumont prétendent raconter des voyages réellement effectués. Le dernier en date à s'être intéressé à cette lignée est Friedrich Wolfzettel, qui consacre à nos récits quelques pages de son essai sur *Le Discours du voyageur*[4]. Rappelant leur enracinement originel « dans le climat littéraire et spirituel de la poésie galante et du *badinage* à la mode dans le milieu mondain »[5], Wolfzettel les caractérise rapidement par le refus du sérieux et du pédantisme, le goût pour la galanterie et un certain érotisme voilé, la volonté de divertissement, et sur le plan formel par une diversité stylistique, la recherche d'un ton enjolivé et amusant qui utilise la raillerie, la pointe, le jeu de mots.

Ni Sainte-Beuve ni Neubert ni Wolfzettel n'utilisent l'expression de « voyage humoristique » : ils se contentent tous trois de désigner notre objet par sa forme originelle, Sainte-Beuve parlant de voyage en vers et en prose, Neubert de récit épistolaire de voyage en vers et en prose *(die französische Versprosa-Reisebrieferzählung)* et Wolfzettel de « petit » voyage en vers et en prose. Or si cette appellation convient à bon nombre de récits des XVIIe et XVIIIe siècles entrant dans ce moule formel, elle ne s'applique plus à des récits postérieurs (ou déjà contemporains, comme le *Voyage sentimental* ou le *Voyage autour de ma chambre*) qui, bien qu'ils aient abandonné le mélange prose-vers, ont conservé l'esprit du « genre ».

2. F. Neubert, *Die französischen Versprosa-Reisebrieferzählungen und der kleine Reiseroman des 17. und 18. Jahrhunderts. Ein Betrag zur Geschischte des französischen Rokoko-Literatur*, Iena/Leipzig, Gronau, 1923, 200 p.

3. S'il prend soin de distinguer son objet des romans sous forme de récits de voyage *(Reiseromane)* — voyages imaginaires comme celui de Cyrano de Bergerac, voyages extraordinaires comme *La Terre australe* de Foigny ou les *Aventures de Télémaque*, ou encore romans picaresques —, Neubert glisse insensiblement dans le voyage romanesque à cause de sa perspective, qui consiste à montrer comment le récit de voyage en prose et en vers, puis (II) le « pur voyage en prose » évoluent vers le romanesque, le merveilleux et une sensibilité rousseauiste à la nature.

4. F. Wolfzettel, *Le Discours du voyageur*, PUF, « Perspectives littéraires », 1996, p. 222-230.

5. *Ibid.*, p. 222.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Il vaut donc mieux employer une étiquette plus large, qui renvoie à cet esprit, c'est-à-dire à des intentions et des effets partagés, et persistant à travers les siècles. Dans cette perspective, on pourrait également utiliser l'appellation de « voyage amusant », qui se trouve en tête de quelques recueils, du XVIIe au XIXe siècle. Mais je préfère celle de « voyage humoristique », premièrement parce qu'elle se rencontre dans plusieurs titres du XIXe siècle (notamment un recueil d'Arsène Houssaye[6]) qui viennent confirmer que cette catégorie littéraire existe et peut être reconnue par le public ; deuxièmement parce que le développement du récit de voyage humoristique a été fortement influencé par le *Voyage sentimental* de Sterne, donc par l'humour anglais, et que, même si le terme d'« humoristique » est anachronique au XVIIe siècle, il se justifie — et ce sera ma troisième raison pour le préférer — dans la mesure où l'humour renvoie étymologiquement à *l'humeur*. Or le voyageur humoristique ne se caractérise pas seulement par l'humour, il est aussi et avant tout un voyageur qui donne libre cours à son humeur, à ses humeurs.

Pour reprendre l'analyse à nouveaux frais, je dirais pour commencer que le voyage humoristique se définit contre le voyage traditionnel. D'abord parce qu'il n'en partage pas les motivations. Un enjeu évidemment essentiel du voyage est le savoir : à l'époque classique (mais on pourrait aussi remonter à l'antiquité), on voyage pour découvrir, pour connaître, et le récit de voyage véhicule différents discours scientifiques : ethnologie, anthropologie, philologie, botanique, zoologie, etc[7]. Une autre motivation peut être le pèlerinage (pensons aux pèlerins du Moyen Age et, plus tard, à Chateaubriand et Lamartine). Le voyageur humoristique, lui, ne se déplacera ni pour des raisons religieuses, ni pour la satisfaction d'un besoin de connaissance. Contrairement à l'explorateur, il ne choisira pas des destinations lointaines, exotiques. Les voyages humoristiques se cantonnent à des provinces de France ou à des régions avoisinantes de l'Allemagne ou de la Suisse[8], et au XVIIIe siècle Xavier de Maistre se limite même à un voyage autour de sa chambre. La catégorie de l'exotique se voit remplacée par ce que certains ethnologues appellent actuellement l'*endotique*.

Le voyageur traditionnel privilégie les grands centres de la culture, tels Rome ou Paris. Cette attraction des centres est d'ailleurs fondamentale, car, comme l'a souligné Jean Roudaut, « le récit de voyage se double d'un récit de quête : celle d'un centre du monde qui mettrait justement fin au voyage, non pas dans la désolation de l'équivalence générale de tout,

6. A. Houssaye, *Voyages humoristiques*, Hachette, 1856.

7. Voir Normand Doiron, « L'art de voyager. Pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », *Poétique* 73, février 1988, p. 90-91.

8. F. Wolfzettel, *op. cit.*, p. 225.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

mais dans la plénitude que conférerait le sentiment d'être parvenu à l'omphalos »[9]. Loin de rechercher le centre, le voyage humoristique se voudra au contraire ex-centrique, centrifuge, valorisant la dispersion, l'éparpillement, les destinations marginales. Aux monuments et au monumental des paysages et des édifices, il préférera en outre ce qui se présente à l'aventure sur la route, fût-ce des petits riens, de l'infime, de l'insignifiant[10].

L'esprit de « curiosité totale »[11], la volonté de quadriller le monde qui animent le voyageur classique impliquent une organisation et une progression rigoureuses, régulières du voyage. Le cheminement du voyageur classique privilégie la ligne droite, il avance comme le philosophe cartésien qui recherche un droit chemin pour l'esprit (et on notera que le mot *méthode* est issu de « *hodos* », la voie). A l'inverse, le voyageur humoristique préférera l'ex-ode à la méthode, il se laissera porter par ses caprices, par les sollicitations du hasard, et son cheminement ne dédaignera pas le zigzag, le détour, allures qui se traduiront, sur le plan du récit, par des digressions.

Inutile d'ajouter que le voyageur humoristique cultive une vision du monde imprégnée d'humour, un ton rieur et volontiers moqueur, et que le voyageur sérieux est pour lui la première source de raillerie :

> Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent [écrit le narrateur du *Voyage autour de ma chambre*] ! — Que tous les paresseux se lèvent en *masse* ! — Et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité ; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie ; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi : quittez, croyez-moi, ces noires idées ; vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour la sagesse : daignez m'accompagner dans mon voyage ; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris ; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter ; et, nous livrant gaîment à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire[12].

LE RÉCIT FONDATEUR ET SES IMITATIONS (XVIIe-XVIIIe SIÈCLES)

On est tenté de faire débuter la tradition du voyage humoristique au XVIe siècle, avec Montaigne. Les façons dont le voyageur humoristique

9. Jean Roudaut, article « Récit de voyage », *Encyclopaedia Universalis*. Repris dans *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis/Albin Michel, 1997, p. 594.

10. Voir Wolfzettel : « ce genre abolit les hiérarchies liées aux prescriptions rhétoriques des trois styles, en revalorisant le petit, le quotidien, l'insignifiant, les traits anecdotiques et fugitifs » (p. 225).

11. François Moureau, Présentation du numéro *Voyager, explorer* de la revue *Dix-huitième siècle*, 22, 1990, p. 12.

12. X. de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, Corti, « Romantique », 9, 1984, chap. II, p. 18.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

s'oppose au voyageur conventionnel correspondent en effet dans une large mesure à la propre conception du voyage de l'auteur des *Essais*. Dans le chapitre « De la vanité », Montaigne — rappelons-le — explique qu'il n'a pas forcément un but précis lorsqu'il voyage (« je sçay bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cerche »[13]), qu'il ne craint pas un long éloignement de sa maison et de ses amis, car il veut prendre tout son temps pour voyager : je n'entreprends pas de voyager « pour en revenir », écrit-il, mais « me proumeine pour me proumener »[14]. Ce n'est pas le besoin de connaître et de visiter des monuments qui gouverne ses déplacements, mais d'abord le plaisir : « Moy, qui le plus souvant voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il faict laid à droicte, je prens à gauche… [...] Ay-je laissé quelque chose à voir derrière moy ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe »[15]. Montaigne affirme encore aimer une allure « à sauts et à gambades ». Dans un autre chapitre des *Essais*, celui consacré à l'éducation, il fait du voyage un élément essentiel de l'apprentissage, mais en le considérant moins comme un instrument de savoir que comme le moyen d'une relation à l'autre. Et il formule cette idée en se moquant de ses contemporains qui voyagent pour faire étalage d'un vain savoir :

> A cette cause [l'apprentissage], le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Retonda* [le Panthéon d'Agrippa], ou la richesse des calessons de la *Signora Livia* [sans doute une danseuse célèbre de l'époque], ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille. Mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autruy[16].

On trouve donc chez Montaigne un certain nombre de valeurs (disponibilité, goût pour le zigzag, intérêt pour les « humeurs ») et un esprit satirique qui auraient pu lui faire écrire un voyage humoristique. Mais le récit de voyage qu'il nous a laissé, son *Journal de voyage* en Italie, ne se présente pas comme tel. Rien ne prête en effet à rire dans ce récit du périple qu'il a effectué à travers la France, l'Allemagne et la Suisse pour parvenir aux stations thermales italiennes où il allait soigner ses calculs rénaux. Et pour cause : la douleur se prête mal à l'humour… Si Montaigne propose une conception « alternative » du voyage, son propre récit ne la met pas en pratique et il ne peut donc pas être considéré comme un fondateur direct de la tradition qui nous occupe.

13. Montaigne, *Essais*, éd. S. de Sacy, Club français du livre, 1962, l. III, chap. IX, p. 1054.
14. *Ibid.*, p. 1060.
15. *Ibid.*, p. 1068-1069.
16. *Op. cit.*, l. I, chap. XXVI, « De l'institution des enfants », p. 161.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Comme je l'ai déjà mentionné, le point de départ effectif de cette tradition est le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont, écrit en 1656 et publié à Cologne en 1663. Son titre exact est *Voyage à Encausse*, mais la suppression habituelle de la deuxième partie de l'intitulé montre à quel point ce récit a acquis un statut de modèle : il est *le* Voyage de Chapelle et Bachaumont, l'archétype dont ne manquent pas de se réclamer (pour lui rendre hommage ou pour le contester) les innombrables imitations qui courent durant deux siècles et au-delà. Dans la foison de références données par Neubert, retenons le *Voyage de Paris en Limousin* (1662) de La Fontaine, le *Voyage à Uzès* de Racine (1661-1662), le *Voyage en Normandie* (1689) de Regnard, le *Voyage de Beaune* (1716) de Piron, le *Voyage à La Flèche* (1734) de Gresset, le *Voyage en Languedoc et en Provence* (1740) de Lefranc de Pompignan, et limitons-nous ici au récit fondateur et à ceux de La Fontaine et de Lefranc de Pompignan.

En quoi consiste la formule inventée par Chapelle et Bachaumont ? Leur *Voyage*, qui est assez court (une soixantaine de pages) a la forme d'une lettre, adressée à deux frères, dans laquelle la prose et les vers sont mêlés, des morceaux en prose alternant avec des strophes d'octosyllabes de longueur irrégulière. Ce mélange est une première marque de liberté du *Voyage*. Pour ce qui est de son contenu, disons que c'est la désinvolture qui domine, aussi bien dans le ton que dans les sujets abordés. Chapelle et Bachaumont voyagent dans le sud de la France en suivant l'itinéraire que leur dictent les tables d'hôtes de leurs nombreux amis. Les banquets auxquels ils sont invités tiennent donc une place capitale dans leur relation de voyage, et aucun détail nutritif et même digestif ne nous est épargné : telles perdrix en croûte mangées « d'un appétit vigoureux » à Longjumeau incommodent les voyageurs jusqu'à Sainte Euverte[17]. A Toulouse, le repas servi chez le président de Marmiesse a été si somptueux que les deux compères se mettent à invoquer la Muse pour qu'elle les inspire dans leur description des plats, tout en étant conscients des limites de l'aide que les muses peuvent leur apporter :

> Non, non, les doctes demoiselles
> N'eurent jamais un bon morceau
> Et ces vieilles sempiternelles
> Ne burent jamais que de l'eau (p. 32)[18]

17. Voir Sainte-Beuve : « on se *gorge*, on s'*empiffre*, ce sont les termes, et c'est le plaisir » (art. cité, p. 46).

18. Je lis le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont dans un volume de *Voyages amusants* publié dans la « Collection des meilleurs auteurs anciens et modernes » de la Bibliothèque Nationale, 1875, une édition de poche qui prouve la popularité des voyages humoristiques au XIXe siècle. Les numéros de pages entre parenthèses renvoient à cette édition. On peut trouver le texte de Chapelle et Bachaumont dans le premier tome de l'anthologie *Le Voyage en France*, de J.-M. Goulemot, P. Lidsky et D. Masseau (Laffont, « Bouquins », 1995), mais malheureusement incomplet, alors que la *Relation* de La Fontaine, qui est pourtant de la même longueur, ne subit quant à elle aucune coupure. Effet lointain de la condamnation sainte-beuvienne ?

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Quant à la description des villes et des paysages traversés, elle est presque inexistante. Pour Bordeaux, seul le commerce du vin est évoqué, et pour Agen, le danger que font courir les belles de cette ville « aux coeurs sensibles à l'amour » (c'est l'aspect galant du récit). Lorsqu'un lieu ne plaît pas à Chapelle et Bachaumont, il est exécuté d'un trait de plume :

> entre Blaye et Jonzac
> On ne trouve que Croupignac
> Le Croupignac est très funeste… (p. 15)

car ils y rencontrent six pestiférés en train de croupir. Quant à Narbonne, on peut craindre qu'elle ne soit victime de la rime :

> Dans cette vilaine Narbonne
> Toujours il pleut, toujours il tonne (p. 37)

De fait, le persiflage est général, Chapelle et Bachaumont s'installent dans un rapport au monde qu'on pourrait qualifier de « goguenard » (pour reprendre un mot qu'ils utilisent eux-mêmes[19]), mais dont on peut regretter parfois la lourdeur, comme c'est le cas dans les allusions appuyées à l'homosexualité de d'Assoucy poursuivi par la justice.

En revanche, la *Relation d'un voyage de Paris au Limousin* écrite par La Fontaine en 1663 (et dont la publication fut posthume) n'a pas ces lourdeurs. La Fontaine imite à l'évidence Chapelle et Bachaumont, dont il a pu connaître le *Voyage* sur manuscrit[20]. Sa *Relation* entremêle vers et prose et a la forme de lettres à Madame de La Fontaine. La Fontaine ne rechigne pas, en ce qui le concerne, à décrire un château, ses sculptures et ses tableaux, mais il le fait avec un certain recul. « Ceux qui chercheront [des] observations savantes dans les lettres que je vous écris se tromperont », écrit-il à son épouse (p. 25), et il pense qu'une « galanterie », c'est-à-dire une relation fantaisiste, plaira plus à « l'humeur » de Madame de La Fontaine (qu'il taquine au début sur son amour exclusif des romans)[21]. C'est pourquoi son mari adopte le ton de la plaisanterie dans de nombreux passages. S'il a fait le déplacement à Limoges, c'était pour accompagner son ami Jannart exilé dans cette ville par le roi, mais il donne des raisons farfelues à son voyage, comme d'aller admirer, « entre autres merveilles », les coiffes des Limousines, qui consistent en « chaperons de

19. P. 11. Cette dimension satirique est si importante que Sainte-Beuve, par un renversement significatif, va jusqu'à lui sacrifier l'identité du genre : « Le voyage n'était que le prétexte et le cadre à la raillerie et à la satire : les imitateurs ont fait du cadre la chose essentielle » (art. cité, p. 51).

20. C'est l'hypothèse que fait Jean Marmier dans sa présentation du texte dans les *Œuvres complètes* de La Fontaine, Seuil, « L'Intégrale », 1965, p. 17. Nos références renvoient à cette édition.

21. « De l'humeur dont je vous connais, une galanterie sur ces matières vous plaira plus que tant d'observations savantes et curieuses » (p. 25).

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

drap rose-sèche sur des cales de velours noir » (p. 18). Le récit du voyage opère en outre un certain nombre de renversements comiques qui promeuvent l'infime, l'insignifiant au détriment du monumental : « En vérité, écrit par exemple La Fontaine, c'est un plaisir de voyager ; on rencontre toujours quelque chose de remarquable. Vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons… » *(ibid.)*. Ou encore : « Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi : je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir » *(ibid.)*.

Comme Chapelle et Bachaumont, La Fontaine a une attitude plutôt cavalière à l'égard des villes qui ne lui plaisent pas : « Poitiers est ce qu'on appelle proprement une villace… » (p. 31). Et il ne ménage pas ses railleries à l'égard de Bellac : « Quand, de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompu le cou, on remercie Dieu » (p. 32). C'est à se demander si La Fontaine ne joue pas à prendre le nom de la ville à contrepied : *Bell*ac est désagréable, ses rues sont « vilaines », ses maisons « mal accommodées et mal prises », ses cuisines dégoûtantes et son vin « à teindre les nappes » *(ibid.)*.

Le *Voyage de Languedoc et de Provence* de Lefranc de Pompignan (1740), qui reproduit lui aussi la forme canonique des lettres en prose et en vers[22], présente le même rapport cavalier aux lieux visités que celui des deux « célèbres voyageurs » dont il s'inspire et qu'il égratigne en passant[23]. Lefranc de Pompignan, flanqué de deux compagnons de voyage, écrit ainsi : « Comme ce n'est point ici un poëme épique, nous commencerons modestement par Castelnaudary, et nous n'en dirons rien. » (p. 62). On ne peut être plus désinvolte ! Ici également la description des repas tend à l'emporter sur celle des monuments, qui peut être faite sur le mode de la prétérition : pour le château de la Tour d'Aigues, Lefranc de Pompignan évoque la « brillante description » qu'en *feraient* d'autres voyageurs (p. 90) et il ajoute : « Laissons ce détail à des peintres d'architecture et de paysages, ou à des faiseurs de romans » (p. 92). La ville d'Apt n'est pas décrite sous prétexte que les voyageurs sont arrivés tard le soir et repartis tôt le matin. Ce qui est amusant et original chez Lefranc de

22. A noter la présence d'heptasyllabes, vers utilisé par Molière dans le dialogue bouffon de Mercure et Sosie de son *Amphitryon*.

23. Un « prébendier lettré » qui en veut à Chapelle et Bachaumont d'avoir « ravalé » Narbonne dit à Lefranc et à son compagnon « d'un air très assuré / Que ce voyage célébré / N'était au fond qu'œuvre de balle » et se débarrasse de son exemplaire en leur faveur. Voir p. 63 des *Voyages amusants* de l'édition citée plus haut, à laquelle renvoient nos références.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Pompignan est qu'il se met en scène avec ses deux compagnons de voyage dans des situations grotesques, un ressort comique qui n'était pas très développé chez Chapelle et Bachaumont et chez La Fontaine : les voyageurs, sujets au vertige, traversent le pont du Gard « presque en rampant d'un bout à l'autre » (p. 74-75), ils sont en proie aux cousins (une espèce de moustiques, p. 80), apparaissent « fracassés / Disloqués, meurtris et versés » par une voiture délabrée (p. 86) ou jetés à terre par les montures du voyage (p. 89).

LA RELANCE STERNIENNE

Après ces exemples de voyages humoristiques initiés par le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont, passons à un récit qui a joué le même rôle inaugural pour la fin du XVIIIe et tout le XIXe siècle, le *Voyage sentimental* de Sterne. Publié en 1767, ce *Sentimental Journey through France and Italy by Mr. Yorick* se veut un « anti-récit de voyage », pour reprendre l'expression de Serge Soupel[24]. D'ailleurs le voyageur sentimental l'affirme lui-même : « Je sais bien que mes voyages, autant que mes observations, seront d'un tour entièrement différent de celui de tous mes prédécesseurs… » (p. 49). Il plaint le « pauvre voyageur » qui court la poste « à la poursuite du savoir et des progrès » (p. 50) et se dit peiné de « tous les pas que fait dans la fange un voyageur curieux pour voir des spectacles et faire des découvertes qu'il aurait pu tout aussi bien [...] voir chez lui les pieds au sec » (p. 51). Il se moque du savant Smelfungus (qui cache Smollett) et de la triste relation de son voyage en Italie, ainsi que de Mundungus (c'est le Dr Sharp), dont il dit qu'il a « voyagé droit devant lui, sans regarder à droite ni à gauche, de peur que l'Amour ou la Pitié ne le détournât de son chemin. » (p. 75). Ces railleries[25] débouchent sur une classification des voyageurs, où, entre les « voyageurs oisifs, voyageurs curieux, voyageurs menteurs, voyageurs orgueilleux, voyageurs vaniteux, voyageurs qui s'ennuient, voyageurs par nécessité », etc., le narrateur sternien apparaît lui-même dans la classe du « voyageur sentimental » (p. 49).

Ce qui motive le déplacement du voyageur sentimental d'Angleterre en Italie en passant par la France, ce n'est donc pas le rite socio-culturel auquel sacrifiaient tant d'Anglais avec ce qu'ils appelaient le « Grand Tour », ce n'est pas la volonté de connaître, ni le désir de visiter des monuments — et le *Voyage sentimental* est sur ce point tout à fait un anti-récit de voyage car on n'y trouve aucune description de monuments ! —,

24. Dans sa préface à l'édition GF du *Voyage sentimental*, trad. A. Digeon, Flammarion, 1981, p. 17, à laquelle renvoie ma pagination.

25. On retrouve la dimension satirique du *Voyage* de Chapelle et Bachaumont. Voir note 19.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

ce qui motive le voyageur sternien, c'est la poursuite des émotions amoureuses, ce qu'il appelle le « voyage du cœur » :

> C'est pour cette raison, monsieur le comte, continuai-je, que je n'ai vu ni le Palais-Royal — ni le Luxembourg — ni la façade du Louvre — et que je n'ai point tenté de grossir les catalogues que nous possédons de tableaux, de statues et d'églises. — Je considère toute belle créature comme un temple, et j'aimerais mieux y entrer et voir les dessins originaux et les esquisses négligées qui y sont suspendus, que la Transfiguration même de Raphaël.
>
> Cette soif, continuai-je, aussi ardente que celle qui brûle la poitrine du connaisseur, m'a amené ce chez moi en France — et de France me conduira en Italie — c'est un paisible voyage du coeur à la poursuite de la NATURE, et des émotions qui en émanent et nous conduisent à nous aimer les uns les autres — ainsi que le monde, mieux que nous ne faisons (p. 164-165).

Cette passion des femmes le conduit d'un désir à un autre, l'arrête dans telle ville, le mène dans telle rue ou le fait prendre telle voiture dans laquelle il n'avait pas prévu de monter. On comprend dès lors pourquoi le récit s'interrompt avant que le voyageur ait atteint l'Italie, sans qu'on sache si cette interruption est un inachèvement accidentel ou pour Sterne une façon de se tirer du « cas de délicatesse » dans lequel il a laissé son voyageur qui doit partager une chambre d'auberge avec une belle voyageuse. Mais les rencontres amoureuses de Yorick ne constituent pas les seules étapes du voyage sentimental. Ce dernier raconte aussi d'autres émois « sentimentaux » : des épisodes d'attendrissement du voyageur en présence d'un moine mendiant, d'un bossu, d'un noble ruiné obligé de vendre des petits pâtés pour survivre, et d'une jeune fille qui a perdu son amant, son père et sa chèvre. Alors que le voyage instauré par Chapelle et Bachaumont mettait en scène un voyageur badin porté sur la galanterie, le *Voyage sentimental* promène un voyageur « sensible », qui ne censure pas ses émotions, qui ne craint pas d'épancher ses sentiments et de se laisser aller à la mélancolie. On voit pourquoi cette figure a tant intéressé les romantiques.

Quant à l'humour, il faut d'abord l'entendre au sens large et originel d'expression des humeurs, puisqu'il arrive à Yorick de s'abandonner à ses « noires humeurs », en bon Anglais spleenétique. On peut également considérer qu'il incarne l'humour au sens que l'Angleterre a donné à ce mot dès le XVIe siècle : doté d'une dimension comique, *humor* qualifie, selon Franck Evrard, « des êtres excentriques, des "caractériels", prisonniers de leurs lubies »[26]. Mais Yorick représente par-dessus tout cet *humor* dont Beat de Muralt, dans ses *Lettres sur les Anglais*, disait qu'il « tend à renverser les idées des choses »[27]. Renversement qui peut consister dans le

26. F. Evrard, *L'Humour*, Hachette, « Contours littéraires », 1996, p. 11.

27. B. de Muralt, *Lettres sur les Anglais et les Français*, Lausanne, Bibliothèque romande, 1972, p. 33 (Seconde lettre sur les Anglais). Voir F. Baldensperger, « Les définitions de l'hu-

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

paradoxe, comme dans cette idée que les nains sont le résultat du manque de place des Parisiens pour faire des enfants (p. 124), ou dans des renversements formels comme la préface placée après plusieurs chapitres. Les aspects humoristiques ne manquent donc pas dans le *Voyage sentimental*, dont il faut rappeler que le narrateur se nomme Yorick en hommage au bouffon de *Hamlet*.

Prévoyant d'être jeté à la Bastille ou au Châtelet, le voyageur sentimental avait émis cette opinion, qui est encore une idée renversée :

> — Quant à la Bastille, la terreur réside dans le nom — Faites-en le plus grand cas que vous pourrez, me disais-je, bastille n'est qu'un autre mot pour désigner une tour — et tour n'est qu'un autre mot pour désigner une maison d'où l'on ne peut sortir — Plaignons les goutteux ! ils y sont deux fois l'an — mais avec neuf livres par jour, une plume, de l'encre, du papier, et de la patience, bien qu'un homme n'en puisse sortir, il peut se trouver très bien dedans — au moins pendant un mois ou six semaines… (p. 139)[28]

Ce paradoxe semble avoir inspiré Xavier de Maistre, étape suivante de notre parcours : tout se passe en effet comme s'il était parti de cet éloge de la réclusion forcée pour écrire son *Voyage autour de ma chambre*. Publié en 1794, ce récit radicalise les positions du voyage humoristique à l'égard des voyages conventionnels : les voyages du type Chapelle et Bachaumont réduisaient déjà l'itinéraire du voyageur à une partie de la France, ce qui était une manière de s'inscrire contre les grands voyages d'exploration et les « Grands Tours » dans lesquels on parcourait une bonne partie de l'Europe. A la fin d'un siècle qui a vu se succéder les « voyages autour du monde », tel celui de Cook[29], Xavier de Maistre opère un renversement absolu — un très humoristique contre-pied — en racontant une circumnavigation autour de sa chambre. Comme Sterne, il est tout à fait conscient de la nouveauté de son entreprise et il vante l'intérêt qu'elle représente pour plusieurs catégories d'hommes : les malades, les poltrons, les paresseux, ceux qui ont envie de se retirer du monde, et également, comme le voyage en chambre ne coûte rien…, les gens riches (p. 17).

L'humour du *Voyage autour de ma chambre* tient surtout à la transposition burlesque des éléments qui composent le voyage traditionnel. La description des villes et des monuments visités est ainsi remplacée par la

mour », *Études d'histoire littéraire*, Hachette, 1907, p. 181 : l'humour correspond à « l'esprit issu du tempérament plutôt que de la raison, [au] mépris des lois ordinaires de la logique esthétique, [au] renversement des habitudes les mieux établies de composer et d'écrire… ».

28. On sait que Yorick se désavoue ensuite, après avoir vu un sansonnet en cage : autre renversement humoristique…

29. Comme le rappelle d'ailleurs Joseph de Maistre dans sa préface au livre de son frère en citant « Magellan, Drake, Anson, Cook, etc. », *Voyage autour de ma chambre, op. cit.*, p. 8. Nos références renvoient à cette édition.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

description du fauteuil, du lit, du secrétaire, de la bibliothèque et des livres qui la composent, etc. Xavier de Maistre monte en épingle l'infime, érige le rien en monument. Ainsi la chute de son fauteuil devient un accident de voyage lourd de conséquences :

> La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur le nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture (p. 86).

Comme le montre l'allusion à ses « excursions » sur la peinture, le voyageur ne parcourt pas seulement *physiquement* sa chambre, il voyage aussi par la pensée et par le rêve hors de sa chambre (et là le titre « autour de ma chambre » prend un second sens). Pendant que le corps du voyageur se déplace dans son fauteuil, son âme parcourt « les détours tortueux de la métaphysique » (p. 35), et Xavier de Maistre de développer, sur ce sujet, toute une théorie « de l'âme et de la bête ». La vision des couleurs de son lit, la relecture d'une lettre, la découverte d'une rose séchée sont le point de départ de rêveries qui se prolongent sur plusieurs pages et qui interrompent le voyage proprement dit. Et, comme Yorick dans le *Voyage sentimental*, le narrateur du *Voyage autour de ma chambre* suspend souvent ses déplacements pour des élans d'attendrissement.

A l'instar des autres voyages humoristiques, le *Voyage autour de ma chambre* refuse la ligne droite et rationnelle du voyage classique. Le voyageur se laisse ici également guider par ses humeurs, d'où des trajets aléatoires, et, sur le plan du récit, des digressions fréquentes. Ma chambre, dit le voyageur,

> […] je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : « Aujourd'hui, je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé ». — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentimens ; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente !... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont si éparses sur le chemin difficile de la vie ? Elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin, pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée (p. 22-23).

LES IMITATIONS DE STERNE ET XAVIER DE MAISTRE

Comme le *Voyage sentimental*, le *Voyage autour de ma chambre* connut un large succès dès sa parution et suscita immédiatement d'innombrables imitations. On peut s'en rendre compte en lisant un texte de jeunesse de Charles Nodier qui ironise sur la « manie » provoquée par le

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Voyage de Xavier de Maistre et un roman populaire de la même époque, *L'Enfant du carnaval* de Pigault-Lebrun :

> Il y a longtems qu'on n'imprime plus que des *Voyages* et des *Enfans*. Vous avez lu le *Voyage autour de ma chambre*, le *Voyage de vingt-quatre heures*, le *Voyage au palais royal*, le *Voyage dans le boudoir de Pauline*, le *Voyage dans mes poches*. Qui ne connaît pas l'*Enfant du carnaval*, l'*Enfant du mystère*, l'*Enfant de la sacristie*, l'*Enfant du malheur*, l'*Enfant de mon père*, et tant d'enfans qui font si peu d'honneur à leurs parens ? C'est une manie à laquelle je me prête quelquefois par ménagement pour mes connaissances. Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'année que je ne fasse un *Voyage* à mon libraire, et un *enfant* à sa femme[30].

Et de même qu'il existe une postérité du récit de Chapelle et Bachaumont aux XVIIe et XVIIIe siècles, de même le V*oyage sentimental* et le *Voyage autour de ma chambre* génèrent au XIXe siècle toute une série de voyages humoristiques qui reproduisent certaines de leurs caractéristiques.

Outre leur humour, ces voyages ont en commun la thématique sentimentale et un goût pour les excentricités formelles. Il me semble qu'on peut les répartir en deux lignées. D'une part il y a les récits, marqués par l'exiguïté spatiale du *Voyage autour de ma chambre*, qui relatent des voyages où l'on tourne en rond dans un espace réduit : je citerai le *Voyage autour de mon jardin* d'Alphonse Karr (1845), le « Voyage hors barrières » des *Caprices et zigzags* de Gautier (1845), le *Voyage du n° 43 de la rue Saint-Georges au n° 1 de la rue Laffitte* des frères Goncourt (qui doit avoir été composé entre 1852 et 1856[31]) et la section « Voyage à ma fenêtre » des *Voyages humoristiques* d'Arsène Houssaye (on trouve même, plus tard, un *Voyage autour de ma marmite* de Labiche, mais ce vaudeville ne raconte pas un voyage, il a pour sujet la passion d'un bourgeois pour sa cuisinière !).

D'autre part, on rencontre des voyages humoristiques qui, à l'inverse, abolissent les limites géographiques et se donnent un champ d'action quasiment infini, comme *Un autre monde*, le voyage illustré de Grandville, ou le *Voyage où il vous plaira* de Musset-Stahl (1852), qui s'inscrit explicitement dans notre problématique puisqu'il conjugue d'entrée de jeu une invocation à Xavier de Maistre et un autodafé de tous les volumes de l'*Histoire générale des voyages*[32] !

30. Nodier, *Moi-même*, éd. D. Sangsue, Corti, « Romantique » 10, 1985, p. 107-108. Ce fragment date de 1800.

31. Et dont la première phrase se réfère à Sterne (« … Eh ! dis-je, Sterne avait des pantoufles jaunes ! », E. et J. de Goncourt, *Une voiture de masques*, UGE, 10/18, p. 331). Sur le sternianisme des premiers récits des Goncourt, voir mon article « L'excentricité fin-de-siècle », *in* S. Thorel-Cailleteau (éd.), *Dieu, la chair et les livres. Une approche de la décadence*, Champion, 2000.

32. « Que ne puis-je me contenter de voyager comme le sage de Maistre ! m'écriai-je encore, et, comme lui, satisfaire ma passion en courant le monde sans sortir de ma chambre ! » T. Johannot, A. de Musset, P.-J. Stahl, *Voyage où il vous plaira*, reprint Éditions des Autres, 1979, p. 15, et autodafé p. 19-20.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Il vaudrait la peine de relire certains textes romantiques dans la perspective du voyage humoristique. Ainsi *Les Nuits d'octobre* de Nerval, récit de l'errance d'un voyageur qui désire se rendre à Meaux et qui, ayant raté l'omnibus, vagabonde dans toutes sortes de lieux parisiens, puis atteint enfin sa destination, mais par un itinéraire rendu tortueux par la complication des lignes de chemin de fer et des correspondances : « La spirale célèbre que traça en l'air le bâton du caporal Trim [allusion à Sterne] n'était pas plus capricieuse que le chemin qu'il faut faire, soit d'un côté, soit de l'autre »[33], écrit ce voyageur qui se dit condamné à des « divagations » et se plaît à portraiturer des personnages grotesques, à raconter des scènes fantasques (la femme mérinos, etc.) et à faire des calembours (Crespy/recrépi…). On retrouve la même poétique du voyage humoristique dans *Les Faux Saulniers*, récit de la quête d'un livre introuvable, quête sans cesse déçue et qui fait tourner le narrateur en rond à Paris et dans le Valois. D'ailleurs Jacques Bony a montré comment, dans sa « recomposition du voyage », Nerval se détournait des Chateaubriand et Lamartine pour se réclamer de la « fantaisie humoristique »[34] et, en deçà de Sterne, de ces « bons voyages difficiles de la vieille France, comme on les trouve peints dans Cyrano, dans le chevalier d'Assoucy, et même dans la tournée gastronomique de Bachaumont et Chapelle »[35], références qui le rattachent, comme sa pratique du récit épistolaire mélangeant vers et prose, directement aux origines du voyage humoristique.

La réception des récits de Nerval confirme en outre cette dimension : si nous avons tendance aujourd'hui à les lire dans la lumière du « soleil noir » de sa mélancolie et de la folie qui l'emporta, pour ses contemporains leur teinte humoristique ne faisait pas de doute. Dans *Les Faux-Saulniers*, le narrateur-voyageur cite un lecteur s'amusant de ses « humoristiques pérégrinations à la recherche de l'abbé de Bucquoy »[36], et Champfleury, dans ses *Souvenirs des Funambules*, évoque les mêmes *Faux Saulniers* en les qualifiant de « fameux voyages humouristico-bibliographiques »[37].

33. Nerval, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1993, p. 345. Pour une analyse plus approfondie des *Faux Saulniers* et des *Nuits d'octobre*, voir mon *Récit excentrique*, Corti, 1987, chap. X.

34. Expression citée par J. Bony, *Le Récit nervalien*, Corti, 1990, p. 204, extraite du premier récit de voyage de Nerval, « Lettre *A M. B******* », *Le Messager*, 18 septembre 1878. A noter que ce récit se réfère aux voyages de Chapelle et Bachaumont et de Lefranc de Pompignan : voir *Œuvres complètes*, éd. citée, t. I, 1989, p. 454.

35. Cité par J. Bony, op. cit., p. 205. Passage extrait de *L'Artiste*, 1er mars 1846 (*Œuvres complètes*, éd. citée, 1984, t. II, p. 1404).

36. Nerval, *Œuvres complètes*, t. II, p. 86.

37. Champfleury, *Souvenirs des Funambules* [1859], Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 263.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

TOURISTES HUMORIQUES ET HUMORISTIQUES

Pour être complète, l'étude du voyage humoristique au XIXe siècle doit aussi prendre en compte le développement d'un curieux animal, le touriste, dont l'émergence correspond à l'essor phénoménal des voyages dès le début du siècle. Le néologisme « touriste », qui apparaît dans la langue française en 1816 par emprunt à l'anglais (qui l'avait lui-même formé à partir du mot français « tour »), prend assez vite un sens péjoratif : désignant d'abord les riches voyageurs anglais qui sillonnent l'Europe, puis tout voyageur se déplaçant pour son plaisir, il tend progressivement à correspondre au voyageur qui voyage pour voyager, c'est-à-dire sans discernement. Comme l'a souligné Jean-Didier Urbain dans *L'Idiot du voyage*[38], le touriste devient le repoussoir du voyageur, le voyageur honteux : le touriste ne voyage pas, il ne fait que circuler, il ne s'intéresse pas aux lieux qu'il visite, mais les consomme, il introduit des valeurs marchandes dans le voyage, corrompt les traditions des contrées qu'il visite, etc.

Naturellement, les voyages humoristiques feront du touriste une cible privilégiée de leur moquerie. Mais parallèlement se développe aussi toute une littérature qui s'en prend non seulement au touriste, mais plus généralement à la manie des voyages et aux inconvénients des moyens de transport au XIXe siècle. Cette littérature, qui a pu nourrir les voyages humoristiques et qui s'en est elle-même nourrie, c'est la littérature satirique des *physiologies*, ces petits ouvrages illustrés qui ont fleuri entre 1830 et 1840 et qui décrivaient de façon pseudo-scientifique et caricaturale des catégories professionnelles ou des types sociaux[39].

On trouve ainsi une *Physiologie du voyageur* de Maurice Alhoy, illustrée de vignettes de Daumier et parue en 1841, qui définit les touristes comme une espèce tenant à la fois du cerf, pour les jambes, de la pie, pour le ramage, et du singe, « pour son penchant à l'imitation »[40], puis qui les classe en sous-espèces humoristiquement hétérogènes : le touriste *artiste*, le touriste *universitaire*, le touriste *causeur*, le touriste *humorique* (qui regrette son logis et se plaint partout), le touriste *viveur*, le touriste *pleureur*, le touriste *chasseur*, le touriste *controversiste*, le touriste *humanitaire*, le touriste *mendiant* et le touriste *du Devoir*. La *Physiologie* de Maurice Alhoy s'en prend ensuite aux mauvais traitements que font subir au pauvre touriste les malles-postes, les postillons, les gendarmes, les

38. Plon, 1991. Rééd. Payot et Rivages, Petite bibliothèque Payot, 1993.

39. Voir Nathalie Preiss, *Les Physiologies en France au XIXe siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1999.

40. M. Alhoy, *Physiologie du voyageur*, vignettes de Daumier et Janet-Lange, Paris, Aubert et Lavigne, 1841, p. 9.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

bateaux à vapeur. Cette stigmatisation des mauvaises conditions du voyage, censées se détériorer à mesure que la vitesse s'amplifie, deviendra un morceau obligé des voyages humoristiques. Henry Monnier en fera aussi le sujet de l'une de ses *Scènes populaires*, « Un voyage en diligence » (1839)[41].

Une autre physiologie, publiée par Roger de Beauvoir dans *Les Français peints par eux-mêmes*, est consacrée au touriste proprement dit, « race », précise l'auteur, qui forme « l'une des surfaces les plus divertissantes de la société française »[42]. Beauvoir la classe en sept subdivisions : le touriste riche, le touriste pauvre, le touriste ruiné, le touriste politique, le touriste joueur, le touriste littéraire et le touriste *qui n'a pas vu*. Voici ce qu'il dit du touriste littéraire :

> Le dix-huitième siècle, plus que tous les autres, mit en circulation le touriste littéraire [...]. Mais, en ce beau temps d'esprit et de manchettes, il faut observer que l'on faisait meilleur marché de son génie qu'à présent ; un livre de voyages était un recueil de lettres adressées à ses amis. A cette heure, le tourisme littéraire est autre chose ; un touriste, quand il *découvre* un pays, songe tout d'abord à se faire payer sa découverte par son libraire : tant pour l'Italie, tant pour l'Afrique, tant pour l'Espagne et pour la Perse : tous les pays pour lui sont devenus matières à impôt ! Armé d'une écritoire à ressort, il écrit, sur le Mont-Cenis ou le Saint-Gothard, deux in-octavo d'impressions[43].

Les exemples de voyages épistolaires des XVIIe et XVIIIe siècles donnés par Beauvoir (Le Pays, Boufflers, le Prince de Ligne) et les qualités qu'il leur attribue (l'esprit, la gaîté, la galanterie) montrent que ce tourisme littéraire-là entre dans la catégorie du voyage humoristique. Beauvoir lui oppose le tourisme littéraire de son époque, caractérisé par la vénalité et une prolixité mécanique, et il est vrai qu'en cette première moitié du XIXe siècle, auteurs et éditeurs exploitent abondamment l'engouement du public pour la littérature de voyage : on recense plus de mille récits de voyage publiés rien que de 1814 à 1830 !

Le voyage humoristique du XIXe siècle sera donc aussi une réaction au récit de voyage entré dans l'ère de la « littérature industrielle », de même qu'une résistance aux tristes manières de voyager imposées par les moyens modernes de locomotion. « Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne », déplore Vigny dans « La Maison du berger ».

Les exemples de Stendhal et de Töpffer me permettront d'éclairer ces nouveaux enjeux.

41. Voir H. Monnier, *Scènes populaires. Les Bas-fonds de la société*, préf. d'A.-M. Meininger, Gallimard, « Folio », 1984, p. 125-194.

42. R. de Beauvoir, « Le touriste », *Les Français peints par eux-mêmes* [1840-1842], Lécrivain et Toubon, 1860, t. II, p. 75.

43. *Ibid.*, p. 79.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

VOYAGES D'UN MARCHAND DE FER

Je ne voudrais pas réduire les *Mémoires d'un touriste* de Stendhal (1838) à un voyage humoristique (ils représentent évidemment beaucoup plus que cela : une exploration artistique et archéologique de la province, une étude morale de la France profonde, et bien d'autres choses encore), mais j'aimerais relever quelques aspects qui rattachent ce voyage à la tradition humoristique. Le premier trait humoristique est certainement le titre choisi par Stendhal : comme on l'a vu, le mot « touriste » désigne le type du voyageur anglais riche et désœuvré. S'il n'est pas encore vraiment péjoratif, il a, comme le souligne Victor Del Litto, « un arrière-goût de snobisme »[44]. Il y a donc quelque chose de provocateur à l'utiliser comme enseigne et, surtout, à l'appliquer au marchand de fer sous les traits duquel Stendhal se peint dans son récit. C'est un autre aspect humoristique : le voyageur des *Mémoires d'un touriste* est censé être un négociant en fers, un commis-voyageur. Or le commis-voyageur, c'est l'anti-voyageur par excellence, le véritable « idiot du voyage ». Lorsque Flaubert part pour l'Orient, son père Achille-Chléophas lui écrit : « Ne voyage pas en épicier ni en commis-voyageur ». Et les physiologies le montrent à l'envi, le commis-voyageur est la plaie des voyages : toujours à faire des mauvais jeux de mots (d'où l'expression « esprit de commis-voyageur »), il est en outre « la terreur des tables d'hôte de voyage »[45]. Certes, le marchand de fer des *Mémoires d'un touriste* est un négociant cultivé[46], l'équivalent d'un chef d'entreprise plutôt que d'un VRP, mais on voit qu'en endossant cette défroque paradoxale, Stendhal se démarque de façon décisive des « touristes littéraires » Lamartine ou Chateaubriand, ou plus directement d'Étienne de Jouy, dont l'*Hermite en province* restait plutôt hiératique sous ses airs faussement débonnaires.

On retrouve dans les *Mémoires d'un touriste* un parti pris déjà présent dans les voyages en Italie et formulé ainsi dans l'Avertissement des *Promenades dans Rome* : « L'auteur de cet itinéraire a un grand désavantage ; rien, ou presque rien, ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité »[47]. Ce refus de la gravité peut se traduire par des dispositifs

44. V. Del Litto, Introduction aux *Voyages en France* de Stendhal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. XXXVIII.

45. M. Alhoy, *op. cit.*, p. 69.

46. A Marseille, il faut être « *commis voyageur* dans toute l'étendue du mot, et je ne suis que commis voyageur émérite ». Stendhal, *Voyages en France*, *op. cit.*, p. 522. Désormais, les pages entre parenthèses renverront à cette édition.

47. Stendhal, *Voyages en Italie*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 597. Sur ce rejet de la gravité et plus largement l'implication de Stendhal dans le comique, voir D. Sangsue (éd.), *Stendhal et le comique*, Grenoble, ELLUG, 1999.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

subtils, comme le clin d'œil que constitue l'itinéraire même du touriste, qui part de Verrières pour aboutir à la Grande Chartreuse (rappelons que *La Chartreuse de Parme* sera écrite immédiatement après les *Mémoires d'un touriste*), mais il se manifeste plus couramment par des moqueries contre les provinciaux et leur susceptibilité, l'humour se nourrissant de leur humeur (« Voilà le malheur de la province : *prendre de l'humeur* »[48]), par la volonté du voyageur, à l'inverse, de conserver sa « bonne humeur » (p. 205), de « ne pas prendre *au tragique* les accidents de passeport, de quarantaine et de versades qui viennent souvent contrarier les plus jolies courses » (p. 221). Il faut encore mentionner les nombreuses anecdotes « bouffonnes » transcrites par le voyageur et censées avoir été récoltées le long de son chemin[49].

Si le touriste introduit dans son récit de longues plages de notices historiques et descriptives (empruntées à Millin ou Mérimée par exemple), il veut cependant aussi prendre ses distances par rapport à la matière habituelle des récits de voyage. C'est ainsi qu'il refuse parfois de sacrifier aux admirations monumentales : « Cette journée a été consacrée à la revue des monuments publics. C'est une des pires corvées imposées au pauvre voyageur arrivant pour la première fois dans un pays » (p. 259). Le touriste, qui d'ailleurs se réfère au *Voyage de Beaune* de Piron (p. 66), affiche souvent la même désinvolture que Chapelle et Bachaumont ou La Fontaine : « on a fait tant de belles phrases sur ce lieu célèbre, que je n'en dirai rien », dit-il à propos de Fontaine de Vaucluse (p. 158) et il veut sauver le Cantal des « phrases toutes faites » et des « superlatifs » (p. 170). Ce n'est pas qu'il cherche à se soustraire à sa tâche d'écrivain-voyageur, c'est plutôt qu'il veut se garder de la phraséologie et des admirations convenues des voyageurs contemporains. Et il est tout à fait significatif que, visitant les bords de l'Indre, il préfère la lecture de César à celle de George Sand (p. 201).

On rencontre aussi, dans les *Mémoires d'un touriste*, et plus encore dans les *Voyage en France* et *Voyage dans le midi de la France* qui devaient en être la suite mais restèrent inédits, une propension du voyageur, typique — on l'a vu — du voyage humoristique, à se laisser porter par l'occasion, à profiter des aléas de la route, attitude qui deviendra de moins en moins possible avec les développement des moyens modernes de transport :

48. (P. 10). Les soulignements sont de Stendhal. A noter que le touriste, pour cette opinion, emboîte le pas à Jouy, qui dans l'Avant-propos de *L'Hermite en Province*, insistait sur la susceptibilité des provinciaux, leur ressentiment contre la moquerie et leur tendance à la « personnalisation » de la critique (Pillet, 1818, t. I, p. VI).

49. Par ex. p. 64, 73, 84, 89, 106, 113, 164-166, 225-229, 309… Sur cette insertion de récits, voir mon article « Stendhal et l'empire du récit », *Poétique* 104, novembre 1995.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

J'allume mon cigare et je sors à une heure, fort embarrassé de ce que je ferai jusqu'à demain à dix heures. Je monte une rue en pente, je vois une diligence prête à partir ; on fermait la portière.
« Où va-t-elle ?
— A Lesparre.
— Et une fois à Lesparre trouverai-je le moyen de revenir ce soir ?
— Le courrier part à sept heures et est ici à dix. »
Je monte dans cette diligence (p. 595).

Cette tendance à suivre son humeur/ses humeurs ressortit à cet *égotisme* dont le touriste à la fois se défend et se réclame à plusieurs reprises. En relèvent également la dimension impressionniste, le primat donné aux sensations, qui éloignent définitivement les voyages en province de Stendhal de ceux de Jouy pour les rapprocher du *Voyage sentimental* : on se souviendra par exemple de la scène très sternienne de « la jeune fille avec un chapeau vert » (p. 247 *sq.*) ou de l'apitoiement du touriste au spectacle des mauvais traitements subis par les chevaux de poste (p. 674). Mais cette sensibilité marque aussi les limites du voyage humoristique stendhalien. Trop affecté par les « scènes laides », le touriste « détourne les yeux », incapable de prendre les distances exigées par l'humour : « Ces scènes laides me font mal, ce qui prouve que je ne suis ni un philosophe comme Swift, ni un ambitieux, ni un poète comique » (p. 673).

CAPRICES ET ZIGZAGS

Dans le *Voyage en France*, Stendhal consacre à Genève de longues pages dans lesquelles il stigmatise la gravité des Genevois et l'interdit de rire qui frappe la ville : « Hélas, s'écrie-t-il, c'est toujours cette ville que Voltaire a peinte d'un mot : *On y calcule et jamais on n'y rit* » (p. 442). Si Stendhal avait connu Rodolphe Töpffer, peut-être aurait-il nuancé son jugement sur les Genevois. Car on ne peut pas reprocher son manque d'humour à l'auteur des fameuses « histoires en estampes », qui a d'ailleurs aussi écrit — on le sait moins — des comédies[50], et dont les *Voyages en zigzag* (1844) sont un des fleurons de la tradition que nous explorons.

Töpffer, rappelons-le, dirigeait un pensionnat à Genève et il avait l'habitude d'emmener chaque année ses étudiants faire de grandes excursions, qui duraient en général trois semaines et avaient le plus souvent pour but les Alpes, mais qui sont allées parfois jusqu'en Italie. Les *Voyages en zigzag* racontent les aventures de ces groupes d'étudiants et de leurs

50. Voir R. Töpffer, *Théâtre*, éd. J. Buenzod, Genève, Société d'études töpfferiennes, 1981. Certaines de ces comédies se moquent d'ailleurs précisément des Genevois : *M. Briolet* raille leur parler, *Les Grimpions* est une satire des ambitieux qui aspirent à appartenir à la société du « haut » de Genève, etc.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

accompagnants, ils évoquent les lieux visités, les personnages rencontrés et les incidents souvent cocasses du voyage[51].

Un premier élément qui les rattache au voyage humoristique est le goût des parcours capricants. On se souvient que Xavier de Maistre (et Montaigne déjà) faisait l'éloge du zigzag. Non seulement Töpffer partage son goût[52], mais chez le Genevois le zigzag devient un principe majeur du voyage, au point qu'il détermine les itinéraires empruntés par le pensionnat. Töpffer déteste en effet ce qu'il appelle les « rubans »[53], c'est-à-dire les routes et les chemins en ligne droite, qui sont source d'ennui, et il compose donc ses voyages en multipliant allégrement les détours et les itinéraires tortueux, les Alpes étant de ce point de vue un terrain d'excursion idéal. Ainsi, pour aller à Venise, il choisit le chemin le plus long et le plus fatigant, un détour par le Tyrol, afin d'éviter la monotonie des plaines lombardes. Cet itinéraire suscite d'ailleurs quelques doutes lorsque la caravane se retrouve bloquée sous la pluie à Ormond dessous, dans le canton de Vaud, et il faut à Töpffer une certaine dose de bonhomie pour justifier la nécessité de passer à Ormond dessous pour atteindre Venise (I, p. 169-171)…

51. Quelques mots sur la composition des *Voyages en zigzag*. Après avoir pris des notes, dans des carnets, sur les lieux parcourus, les péripéties du voyage, et esquissé des croquis des sites parcourus, Töpffer composait, de retour à la pension, un petit album comprenant le récit calligraphié du voyage et des dessins au trait et au lavis. Ces petits albums circulaient à chaque retour de voyage parmi les élèves, leur famille et dans certains cercles genevois. Au vu du succès de ces voyages illustrés, Töpffer les reproduisit dans un premier temps par des procédés lithographiques, puis, sur la proposition de son cousin Dubochet, éditeur à Paris, il choisit quelques voyages dont les textes furent transcrits typographiquement et les dessins gravés (par des graveurs professionnels). Cette édition industrielle des *Voyages en zigzag*, publiée en 1844, fut tirée à des milliers d'exemplaires et connut un tel succès que Töpffer prépara une édition d'autres voyages, qui furent rassemblés sous le titre de *Nouveaux voyages en zigzag* et qui parurent après sa mort, en 1854. Précisons que Töpffer a composé 26 voyages de 1825 à 1842, mais qu'il n'en a repris que 9 dans les éditions imprimées des *Voyages en zigzag* et des *Nouveaux voyages en zigzag* (voir Ph. Kaenel, « Les voyages illustrés », *in* D. Magetti (ed), Rodolphe Töpffer, Genève, Skira, 1996). A noter que le parti pris humoristique de Töpffer est affiché dans les titres de certains voyages qui n'ont pas été repris dans les deux volumes : *Voyage aquatico-historico-romantico-comique dans le Nord-Est jusqu'au Righi* (1826), *Voyage dans les Alpes pour le progrès des Beaux-Arts, des Sciences et de l'Industrie* (1826), *Voyage pittoresque, hyperbolique et hyperboréen dans l'Oberland bernois* (1827), *Voyage à Chamonix sous les auspices de Saint Médard* (1830), etc.

52. Ce qui n'étonne pas quand on sait que Töpffer et Xavier de Maistre ont correspondu pendant plusieurs années. Cf. X. de Maistre, *Lettres inédites à son ami Töpffer*, éd. L. A. Matthey, Genève, Skira, 1945. De Maistre, qui propose à Charpentier de reprendre les nouvelles de Töpffer, lui écrit que ses textes « pourraient faire suite aux [s]iens » : « Ne pouvant vous offrir des ouvrages que je n'ai pas faits, je vous recommande ceux-ci que je voudrais avoir faits… » (cité dans une lettre à Töpffer du 1er avril 1839, *op. cit.*, p. 23). De Maistre admirait la « gaîté soutenue » des *Voyages* de Töpffer (p. 90).

53. R. Töpffer, *Voyages en zigzag*, Garnier, s.d., t. I, p. 165 (les références renverront désormais à cette édition). En termes de messageries, on parle de « ruban de queue » pour désigner « une longue route qui se déroule à perte de vue devant le voyageur », mais à l'origine l'expression désigne un ruban « qui s'enroule autour de la queue [de cheveux] pour la former » (Littré). Cf. Balzac, au début d'*Ursule Mirouët* : Minoret, maître de poste, regarde « ce qu'en terme de son art on nomme un ruban de queue ».

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Au zigzag s'oppose ce que Töpffer appelle la « spéculation », c'est-à-dire le raccourci, le trajet que l'on suppose plus court (d'où le terme de spéculation) et qui est la tentation constante du jeune voyageur impatient. Töpffer y cède parfois (« nous spéculons par les prés »), mais la plupart du temps il résiste à la tentation, car il sait d'expérience que la spéculation est risquée, qu'elle conduit souvent à des impasses et vous engage dans des situations où vous ne pouvez plus avancer ni reculer. Un passage où, après avoir vanté les vertus de la lenteur, Töpffer raille les mauvaises affaires d'une société par actions (II, p. 135-137) montre que le mot de « spéculation » peut aussi s'entendre dans son sens économique : il y a en effet derrière le parti pris anti-spéculatif du voyageur töpfférien une conception du temps, de l'espace, de la dépense qui n'est pas en phase avec les impératifs du monde industriel et capitaliste qui se met en place à cette époque.

Et si l'on rencontre dans les *Voyages en zigzag* la méfiance caractéristique du voyage humoristique à l'égard des monuments et des lieux obligés de visite[54], ce n'est pas seulement parce que Töpffer préfère la flânerie, l'esprit de découverte aux itinéraires balisés, c'est aussi et surtout parce qu'il fait un diagnostic lucide des conséquences de l'essor industriel du tourisme dans la Suisse du XIXe siècle.

Son agacement à l'égard des caravanes de touristes somnolents véhiculés du lion de Lucerne à la chapelle de Guillaume Tell, d'Interlaken au Grand Saint-Bernard, se traduit, dans la ligne du *Voyage sentimental* et des physiologies, par une classification comique de la gent voyageuse. A côté des Anglais *no-no* et des Anglais *uï-uï*[55], Töpffer distingue le touriste « de l'espèce *sous-pieds* », le touriste *imperméable*, le touriste en *litière*, le touriste *furibond* (II, p. 194-197) et, à l'inverse, « le touriste de l'espèce de ceux qui n'y comprennent rien, mais qui sont émerveillés quand même » (I, p. 277). L'objet principal de sa raillerie est le touriste asservi à ce qu'on appellerait aujourd'hui le *must* touristique : « les touristes consciencieux qui voient pour avoir vu, transportant leur indifférence d'une curiosité à une autre » (I, p. 64) ou « l'espèce commune du touriste *constatant* » :

> Le touriste constatant est celui qui hante les galeries, les musées, les monuments publics, où, un itinéraire à la main, sans presque regarder, il constate. Tant que tout est conforme, il bâille ; mais si l'itinéraire l'a trompé, il devient furieux, et on ne sait plus qu'en faire. Le cicerone se cache, l'aubergiste l'adoucit, sa femme le plaint, et les petits chiens aboient (II, p. 197).

54. Voir I, p. 146-147, 149-150 ; II, p. 334-335 par ex.

55. « Les *no-no* sont les Anglais qui traversent tout le continent en gardant un silence digne et national beaucoup, ou qui ne font infraction à ce silence que pour répondre : *No*. — Les *uï-uï* sont, au contraire, les Anglais qui, au besoin, saluent, s'entretiennent, interrogent ou répondent, sans craindre qu'un peu de bienveillante civilité les fasse prendre pour des Français » (II, p. 55).

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

Töpffer fait la satire aussi bien de la vénalité des aubergistes, qui profitent des « trappes à prendre les touristes » (II, p. 66) pour « écorcher » ces derniers comme du gibier, que de la paresse des touristes, trop enclins à choisir leur destination en fonction de la commodité des routes, de la fréquence des omnibus et de la (moindre) durée du voyage (II, p. 59). Le touriste préfère son confort et les admirations convenues au pittoresque et au grandiose qui devraient guider ses choix. Écrivain et artiste, Töpffer est bien sûr particulièrement sensible à ces valeurs, mais dans ce domaine aussi il semble redouter l'emprise du cliché :

> Ceci n'empêche pas qu'on ne doive toujours choisir cette route de préférence à celle qui passe par Loèche-la-Ville, si l'on aime les beaux, les doux paysages, si l'on aime aussi les sauvages horreurs, les précipices affreux coupés d'endroits riants où croissent solitaires les pins d'Italie (II, p. 42).

Cette énumération des poncifs de l'esthétique romantique, la grandiloquence ridicule de la fin de la phrase, avec son faux alexandrin et son inversion, nous montrent un Töpffer pastichant les superlatifs et les phrases toutes faites dénoncées par Stendhal.

Rejetant également les admirations programmées par les guides de voyage, l'auteur des *Voyages en zigzag* valorise l'« impression vive, neuve, spontanée » (II, p. 172) et il encourage ses étudiants, plutôt que de lire des itinéraires, à écrire leurs impressions, à noter, comme il le fait lui-même chaque jour dans son carnet, les menus événements du voyage, fussent-ils insignifiants.

Si l'auteur des *Voyages en zigzag* donne tant de prix à l'impression, c'est parce qu'il entretient avec le voyage et les paysages un rapport plus sensuel qu'intellectuel, une relation qu'on pourrait qualifier d'hédoniste, ou plus simplement de gourmande. Et il faut aussi entendre cette gourmandise au sens propre. Töpffer prend manifestement beaucoup de plaisir à goûter des mets et des vins qu'il découvre sur sa route. Les *Voyages en zigzag* regorgent ainsi de descriptions de repas, des collations frugales prises dans les gargotes de montagne aux banquets somptueux des auberges de plaine, et ces descriptions sont souvent un lieu privilégié d'exercice de l'humour : voyez ce fromage « qui réunit toutes les puanteurs connues et inconnues » (I, p. 359), cette halte où les voyageurs ne trouvent d'abord « que du pain noir et des petits cochons, des petits cochons et du pain noir », puis, sur leur insistance, du chamois apprêté au sucre (I, p. 363), ou ce vin romanche dont Töpffer dit : « Pour le boire, on se retient à l'herbe ou aux cheveux de son voisin » (II, p. 236)[56] !

56. Voir une plaisanterie semblable dans « Un voyage en diligence » d'Henry Monnier : « Non, monsieur ; mais j'ai oublié de me faire attacher pour boire ce vin-là. C'est à vous faire sauter au plafond » (*op. cit.*, p. 160).

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

La complaisance de Töpffer à évoquer la nourriture dans ses *Voyages en zigzag* n'est pas sans rappeler celle de Chapelle et Bachaumont dans leur *Voyage*. Ainsi le même motif se retrouve à deux siècles de distance. Ce n'est pas le seul, et le lecteur n'aura pas manqué de relever, dans cette série de textes que j'ai rapidement parcourus, plus d'un trait commun important — l'humour et l'humeur, la satire, le rejet des buts convenus, des itinéraires balisés et du monumental, le goût pour les caprices et zigzags, la valorisation de la sensation et de l'impression, etc. — qui témoignent d'une continuité et montrent que le « voyage humoristique » correspond à un corpus d'une certaine homogénéité, à une tradition littéraire spécifique dont, me semble-t-il, il valait la peine de réunir les éléments dispersés. Certes, il y a aussi des différences de taille : entre la réclusion débonnaire de Xavier de Maistre et les tournoiements inquiets de Nerval, entre la quête sentimentale sternienne et le goût du grand air töpfferien, entre la mondanité de Chapelle et Bachaumont ou de La Fontaine et l'égotisme de Stendhal, il y a un monde, il y a des mondes. Mais j'espère avoir dégagé suffisamment de similitudes entre ces auteurs pour qu'on puisse parler, plus que de parentés, d'une véritable filiation. Aussi bien a-t-on vu plusieurs de ces récits se réclamer explicitement des textes fondateurs.

On peut se demander ce que devient cette filiation après Töpffer. Il semble que la lignée se poursuive, outre chez Nerval, dans les *Caprices et zigzags* (1845) et d'autres récits de voyage de Gautier, dans les *Voyages humoristiques* déjà cités d'Arsène Houssaye[57] et dans de très nombreux récits d'épigones de Töpffer (voyages mêlant souvent texte et dessins). On peut en repérer une nouvelle manifestation dans le récit d'Alfred Delvau, *Du pont des Arts au pont de Kehl* (1866), dont le sous-titre, *Reisebilder d'un Parisien*, nous oriente sur une autre filiation humoristique qui aurait mérité d'être suivie, celle des *Tableaux de voyage* de Heine (dont une version française parut en 1834). Dans son voyage amusant en Alsace[58], Delvau avait pour compagnon Alphonse Daudet, qui peut être considéré comme un autre héritier du voyage humoristique avec un récit comme *Premier voyage, premier mensonge* (1854-1855)[59], mais ce texte nous entraîne du côté du voyage fictif, où il rejoint des romans de voyage humoristiques comme *Tartarin dans les Alpes* ou des comédies telles que *Le Voyage de Monsieur Perrichon* de Labiche, etc., piste que nous n'avons pas voulu suivre (mais il y aurait une étude à faire sur les rapports du

57. Qui, s'ils ont l'avantage d'estampiller le « genre », témoignent d'un humour très limité… La partie « Voyage en Hollande », dans laquelle Houssaye voyage avec un Nerval « plein d'*humour* et non d'humeur » (p. 9), rappelle, en plus faible, les *Caprices et zigzags*, tandis que le « Voyage à ma fenêtre » apparaît comme un pâle démarcage des récits sur la bohème de Champfleury et Murger. Arsène Houssaye était le directeur de *L'Artiste*.

58. Des passages en sont reproduits dans *Le Voyage en France*, *op. cit.*, t. II, p. 601-651.

59. On en trouvera une réédition chez Liana Levi, 1992.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)

voyage humoristique au roman comique, au roman picaresque…). Si l'on en reste au voyage non fictif, mais en débordant le domaine français, on peut encore citer le fameux *Voyage avec un âne dans les Cévennes* de Stevenson, publié en Angleterre en 1879, mais traduit en France seulement en 1925.

Quant au XXe siècle, il ne paraît pas avoir donné de postérité au voyage humoristique. Changeant d'échelle, le voyage du XXe siècle a tendance à délaisser l'Europe « aux anciens parapets » pour des destinations lointaines, radicalement exotiques. Tourné vers l'ailleurs, la différence, le contraste, il recherche une altérité qui n'est plus source de raillerie (voir les moqueries des voyageurs humoristiques à l'égard des provinciaux), mais d'admiration. Cependant le voyageur contemporain fait aussi l'expérience dysphorique du faux exotisme, de l'entropie des cultures, de l'altérité corrompue : « Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité », s'écrie Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*[60]. S'il ne veut pas se contenter du « détail des caisses emportées, [des] méfaits du petit chien du bord » et des anecdotes[61], l'écrivain-voyageur du vingtième siècle semble condamné à un récit désenchanté…

60. Cl. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955, rééd. Presses Pocket, p. 36.
61. *Ibid.*, p. 36.

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 10/08/2023 sur www.cairn.info via Université de Neuchâtel (IP: 130.125.9.139)